

belles plantes, que ces parfums si doux nous égieraient ; il y a dix minutes d'ici à la place du marché ; eh bien, Madame, nous avons mis *une heure* pour revenir. Nous pouvions à peine nous traîner, Léon me donnait le bras, mais je le soutenais plus qu'il ne me prêtait d'appui ; de temps en temps nous étions obligés de nous appuyer contre un mur. Oh ! que le secours d'une main robuste et jeune nous aurait fait de plaisir ! Hélas ! Madame ! il en passait des jeunes gens, on nous regardait, on s'arrêtait même pour voir comment nous nous tirerions d'affaire, mais personne n'a offert de nous soutenir. Léon pleurait et dévorait ses larmes, moi je priais le Seigneur de nous tendre ses bras ; il l'a fait, Madame, car nous avons pu remonter ici... mais cette épreuve nous a brisés.

Le médecin vint dans la journée, il examina les malades, secoua la tête, et dit en secret à Madame Germon que tous deux étaient atteints d'une mortelle affection de poitrine. Il ne pouvait préciser à quel degré se trouvait le mal, mais ce dont il était certain, c'est que si Monsieur et Madame Firmin ne partaient pas dans cinq ou six jours, au plus tard, le voyage deviendrait impossible.

On se hâta, on retint des places à la diligence, on fit des préparatifs de départ que la pauvreté des voyageurs rendait courts, et la veille du jour où le pauvre ménage devait quitter Paris, Madame Germon vint s'assurer que tout était en règle.

Elle frappe ; au lieu des pas de Léon, elle entend un sifflement : "entrez." Elle ouvre la porte, personne debout ; ses regards se portent vers le grabat, les deux époux y étaient couchés.

— Cela va donc plus mal... vous ne pouvez donc partir ? s'écria-t-elle avec douleur.

— Chère Madame, répondit Marie de sa douce voix, nous sommes plus faibles, voilà tout. Hier, Léon, qui descend tous les matins pour chercher notre lait, n'a pu remonter seul ; voyant qu'il tardait plus qu'à l'ordinaire, j'ai prié une voisine d'aller à son secours ; elle l'a fait, mais elle m'a dit que c'était pour la dernière fois, qu'elle ne pouvait perdre son temps à mon service, et que si je voulais qu'elle allât prendre mon lait en bas, je devais lui donner un sou chaque jour... C'est trop cher pour nous ; ce matin encore Léon a essayé de descendre, il était à peine au bas de la seconde rampe qu'une défaillance l'a saisi ; il ne remontait pas, je me suis traînée jusqu'à lui, nous sommes revenus à grand-peine, nous avons senti le frisson, et nous voilà.

Madame Germon comprit toute la gravité de la situation ; elle sentit qu'on ne pouvait pas abandonner ces pauvres êtres à eux-mêmes. Une dame de ses amies se joignit à elle pour subvenir aux dépenses qu'exigeait l'état de plus en plus alarmant de Monsieur et de Madame Firmin ; on établit auprès d'eux une garde-malade pieuse qui veillait pendant la nuit, tandis que la femme-de-chambre de Madame Germon, jeune personne dont le cœur était ouvert aux vérités de l'Évangile, les soignait durant le jour, préparait les remèdes, frottait leur lit, nettoyait leur misérable chambre.

Ah ! quelle reconnaissance remplissait alors le cœur de Marie, comme ces soins touchaient Léon ! Quand Made-moiselle Elise balayait ce pauvre taudis, affrontait la saleté, la vermine, hélas ! dont il était infesté ; lorsque, soulevant doucement la tête des malades, elle leur présentait à boire ; lorsque, les soutenant dans ses bras, elle arrangeait leur couche de douleur ; oh ! alors, Marie la suivait d'un œil humide des larmes de la gratitude, et Léon parfois serrait cette main bienfaisante en disant un *merci*, qui émuait profondément l'humble servante de Christ.

Monsieur et Madame Firmin parlaient constamment de leur voyage ; ils ne s'apercevaient pas que chaque jour on éloignait la possibilité. Madame Firmin, chez laquelle l'amour du Sauveur faisait de rapides progrès, cessa peu à peu de s'attacher à l'idée de revoir prochainement sa famille. Elise n'entretint aucune illusion chez elle ; dès que le danger lui parut imminent, elle s'efforça de diriger les pensées des malades vers cette vie éternelle, où toutes larmes seront essuyées des yeux des rachetés. Marie la comprit ; elle

parlait beaucoup de son enfant, beaucoup de sa mère, peu du retour. Léon, au contraire, se cramponnait à cet espoir avec une sorte d'opiniâtreté ; on eût dit que la réunion de Marie à sa famille dût le décharger de son péché. Il écoutait les prières d'Elise, il écoutait celles de Marie, ses citations des saintes Écritures, les douces exhortations qu'elle lui adressait ; mais ces mots : "*Tu partiras, nous irons, je te ramènerai,*" revenaient sans cesse sur ses lèvres. Pauvre Léon, nul ne pourra décrire les angoisses de son cœur ; la vérité y pénétrait en partie ; il sentait que le mal était grave, que sa Marie lui échappait peut-être ; et tout ce qu'elle avait souffert, ses veilles, sa faim, sa patience, tout se représentait à lui si vivant, si horrible, que parfois des larmes inondaient son visage. Alors la douce main de Marie venait chercher les siennes ; avec sa voix consolante, elle lui récitait quelques beaux versets des Psaumes, et du fond de son âme à lui, de son âme déchirée, mais pas encore soumise, s'élevait pourtant une prière, une prière fervente : "*Mon Dieu, aie pitié de moi, qui suis pécheur.*"

Le médecin, depuis deux jours, avait ôté tout espoir à Madame Germon.

Un Dimanche matin, Elise vint remplacer la garde ; Marie l'appela : " Je me sens mal... plus mal," dit-elle, " priez... mais, avant, écoutez... Je vous recommande ma fille... et puis... j'ai un poids sur le cœur... je voudrais voir le docteur N... et lui demander pardon... vous lui direz qu'une pauvre mourante..."

" Mourante ! " cria Léon, " non, Dieu ne peut pas... Dieu... " Marie le regarda, il se tut ; elle n'avait presque plus la force de parler. " Mon ami... " reprit-elle avec peine, " Dieu est mon Sauveur... le tien... le tien aussi, Léon. " Puis elle retomba sur l'oreiller. Elise pria silencieusement. " A haute voix ! " murmura Marie. Elise obéit ; elle recommanda ces âmes précieuses à Jésus, à Jésus, *seul chemin, seule vérité, seule vie* ; elle demanda au Saint-Esprit, à ce *Consolateur* promis, de les soutenir dans le dernier combat... Un soupir se fit entendre... Marie n'était plus. Ses mains restaient jointes ; un sourire de bonheur semblait avoir entr'ouvert ses lèvres. " ... Vous vous arrêtez," balbutia Léon, en regardant Elise avec une sorte d'effroi. Elle ne put répondre ; il se tourna vers Marie, prit ses mains, la contempla sans parole, comme égaré, puis il se cacha la tête sous les couvertures, et l'on n'entendit plus que des sanglots convulsifs.

Oh ! misère ! là, côte à côte, sur la même couche, l'une expirée, l'autre près de rendre le dernier soupir !

Deux heures s'écoulèrent avant qu'on pût trouver un lit pour déposer ce pauvre corps, deux heures pendant lesquelles le demeurant de Léon désespéré.

C'était là le grand coup qui devait briser la dureté de son cœur. Quand il vit cette immobilité, ce sourire ; quand il appela sa douce Marie et qu'elle ne lui répondit plus, ses remords, qui l'avaient déchiré, mais non pas humilié jusqu'au fond de l'âme, ses remords se jetèrent presque sans vie au pied de la croix. Il n'avait pas encore la force de regarder au Sauveur, mais Elise et Madame Germon ne cessèrent d'appeler le Seigneur à son aide, jusqu'à ce qu'il l'eût pris dans ses bras.

Tous les préparatifs se firent sous les yeux de Léon. Pas un voisin n'eût voulu prêter un petit coin de son appartement pour y déposer les restes de Marie ; d'ailleurs, ils n'y eussent peut-être pas été entourés du respect qu'on leur devait. Deux jours ce corps demeura dans la même chambre, puis on apporta le cercueil, et Léon, avec des larmes qui inondaient ses joues enflammées par la fièvre, vit partir la mortelle dépouille de sa compagne bien-aimée.

Son état empirait rapidement. Elise redoublait de soins, de prières ; par moments on eût dit que Léon saisissait les promesses de Jésus, par moments qu'il les laissait échapper. Dans son délire, il demandait sa fille, le vivant souvenir de sa Marie... puis il croyait guérir et s'informait de la place où reposait sa compagne.

Sur ces entrefaites, la nourrice de la petite Firmin, qui depuis longtemps ne recevait plus de paiement, arrivait à Paris, et, à force de recherches, parvenait à trouver la demeure de Léon. C'était à l'instant même où il parlait de